

LA FEMME DANS L'ANARCHISME ESPAGNOL

« La vraie émancipation ne commence ni dans les urnes, ni dans les tribunaux. Elle commence dans l'esprit des femmes. Son épanouissement, sa liberté, son indépendance doivent venir d'elle et à travers elle » *Emma Goldman*

Dans le contexte du 80^{ème} anniversaire de *Mujeres Libres* (Femmes Libres) à l'initiative de la CGT espagnole, du 8 au 10 septembre 2019 s'est tenu à l'auditorium culturel « Casa del Reloj » l'exposition « *La Femme dans l'anarchisme espagnol* », qui retraçait le parcours des 19^{ème}, 20^{ème} et 21^{ème} siècles sur 29 panneaux regroupés dans des espaces de différentes couleurs correspon-

dant aux différentes étapes et qui classées chronologiquement s'intitulent: les Pionnières, Femmes du Mouvement Libertaire, Femmes Libres, Les Milliciennes, L'Exil et la Résistance, et enfin La Transition et la Reconstruction, avec des femmes libertaires et des femmes d'aujourd'hui.

Au travers de cette exposition, la CGT es-

pagnole, une des organisations héritières de la longue tradition de lutte anarchiste des deux derniers siècles, porte une attention particulière au combat des femmes qui a signifié un tournant décisif à une époque où la femme était condamnée à l'inégalité, l'exploitation et la soumission dans un contexte général de maltraitance, inculture et analphabétisation.

Les Pionnières (1800-1910)

Au 19^{ème} siècle on initia une période de cent ans (depuis les années 1830 jusqu'à 1939) traversée par différents courants idéologiques. Ce parcours commença avec la tradition du mouvement ouvrier français des utopies. Ce qui commença, en étant le patrimoine du socialisme utopique, se transforma en militantisme républicain pendant la « période de six ans » (1868-1874) aboutissant à la libre pensée et à l'internationalisme.

Dans l'internationalisme se détachent Teresa Claramunt et Teresa Mañé qui jetèrent les bases du féminisme ouvrier d'obédience anarchiste. Claramunt à la différence de Mañé

se consacra à la création d'organisations spécifiquement féminines et de classe (ouvrière). Elle participa à la création de la Section Varia des Travailleuses anarcho-collectivistes de Sabadell (1884), au groupement des Travailleuses de Barcelone (1891), et ensuite au Syndicat des Femmes de l'Art Manufacturier (1901).

Le féminisme ouvrier d'obédience anarchiste comme le reste du féminisme de l'époque, acceptait les distinctions entre sexes, tant du point de vue biologique que culturel, et l'existence d'une nature féminine différente de la masculine qui était la base de la divi-

sion sexuelle du travail et des fonctions différenciées au sein de la famille et de la société. À cela s'ajoutait le particularisme anarchiste de critique de l'autorité et de construction d'une société basée sur l'égalité et la liberté, où chaque personne devait être estimée et respectée pour elle-même, contribuant à traiter la subordination féminine et la nécessité de l'émancipation à l'intérieur comme hors du foyer.

Beaucoup de femmes connues et méconnues servirent de maillon entre la génération des Pionnières et celle de *Mujeres Libres*.

Femmes dans le Mouvement libertaire



Mujeres libres

Les questions centrales du débat sur la Femme dans les milieux anarchistes furent au nombre de trois : l'éducation, le travail, et la relation des sexes dans le cadre domestique.

On comptait sur une sorte d'équilibre entre hommes et femmes qui mettrait en marche le processus révolutionnaire où la Femme serait une camarade et non une subordonnée.

L'alternative à la situation de subordination et de retard des femmes consistait à s'organiser pour canaliser la lutte de l'émancipation. À ce sujet, la divergence des pionnières, les « deux Teresas » est très significative. Claramunt était partisane de constituer des organisations autonomes de femmes où elles seraient les protagonistes ; la femme ne devait pas attendre de l'homme la solu-

tion à ses maux, c'était elle qui devait avoir totalement la main sur son émancipation.

Cette tâche d'organiser les femmes en organismes de classe ou en organismes inter-classistes et libre-penseurs, différencie clairement Claramunt de Mañé, cette dernière ne s'inscrivit pas ni ne s'inséra dans les projets organisationnels féminins, faisant confiance aux organismes mixtes et au travail de conscientisation par la propagande. Dans ce même sens, sa fille, Federica Montseny et de nombreuses autres femmes avaient déjà une position similaire quand elles rejetèrent des années plus tard l'existence au sein du Mouvement libertaire de *Mujeres Libres* (comme 4^{ème} composante après la CNT, la FAI et les Jeunesses libertaires).

Mujeres Libres (Femmes Libres)

À Madrid, Lucía Sánchez forma un noyau autour d'elle et de Mercedes Comaposada, rejoint en 1934 par Amparo Poch qui quitta Saragosse pour s'installer à Madrid. Sans connaître l'existence du noyau madrilène, naissait à Barcelone le Groupe Culturel Féminin au début 1935, malgré la résistance des syndicats et le refus des « anciennes », parmi lesquelles se distinguent Federica Montseny et Libertad Ródenas.

Les deux noyaux étaient décidés à chercher une voie d'activité autonome dans le but d'incorporer les ouvrières à la lutte active et de se doter d'une organisation propre ; cette nécessité se concrétisa par la réalisation

d'articles, causeries dans les athénées culturelles et les écoles rationalistes, réunions, meetings, diffusion de propagande et la création en mai 1936 de la revue « Mujeres Libres ».

Mais la guerre éclata le 18 juillet et tout se précipita. À Madrid se constitua le premier groupement de Mujeres Libres, entre juillet et août 1936, et à ces mêmes dates les deux noyaux découvrirent leur mutuelle existence et commencèrent à avoir des contacts directs. Au début septembre se constitua le groupement barcelonais et à partir de ces deux premiers groupements, l'organisation grandit pour atteindre quelque 20 000 adhérentes et 147 groupes.

Elles se disaient anarchistes et malgré le refus de se nommer féministes, elles recherchèrent la double libération (de genre et de classe). Elles considéraient que leur but était un « humanisme intégral » visant un destin commun avec les hommes dans la transformation révolutionnaire, ce qui n'empêchait pas de désigner ceux-ci comme étant la cause de la subordination des femmes. Dès le début, Mujeres Libres posa le problème de l'autonomie des femmes dans le Mouvement libertaire, ce qui ne fut pas bien accepté par celui-ci.

Miliciennes et Internationalistes

L'héroïcité de femmes comme Julia Hermosilla, Concha Pérez ou Casilla Méndez, les transforme dans les premières semaines du conflit, en mythe et symbole de la résistance contre le soulèvement militaire, bien qu'en réalité très peu de femmes s'engagent comme miliciennes sur le front, la majorité adoptant l'image plus acceptable de mères combattives ou « héroïnes de l'arrière-garde ».

La propagande républicaine était chaque fois plus imprégnée de vocabulaire militaire, la division des rôles de genre fit son appari-

tion et les femmes restèrent destinées au service auxiliaire et de soutien à l'arrière. Il y eut consensus entre toutes les forces politiques et syndicales sur la nécessité d'obliger les miliciennes à quitter les fronts de combat, et en septembre 1936 fut appliquée une procédure pour les forcer à abandonner ces fronts. À partir de 1937 une stricte division des genres s'impose et la propagande républicaine transforme les femmes en mères pleureuses et en victimes endurant les vicissitudes de la guerre.

Le conflit constitue une expérience de liberté et de responsabilité sans précédent pour les femmes. La majeure partie des travailleuses prennent conscience de leurs capacités et apprécient leur nouvelle vie. La grande nouveauté est que la femme doit vivre seule, sortir seule et assumer seule les responsabilités familiales, chose supposée impossible et dangereuse. Les femmes conquièrent la liberté de mouvement et d'attitude dans la solitude et l'exercice des responsabilités.

Exil et Résistance

La guerre civile espagnole mit aussi en évidence une distinction de genre. Les femmes y poursuivirent la longue histoire de cent ans qui avait tracé une voie d'émancipation. Le conflit constitua une expérience de liberté et de responsabilité sans précédent pour les femmes. Le franquisme coupa court à ce chemin d'émancipation féminine et fut un dur correctif pour beaucoup de femmes qui vécurent un long et silencieux exil intérieur en Espagne ou bien qui s'en allèrent hors du pays.

Aux femmes forcées au silence, succédèrent les exilées pour ensuite laisser place aux oubliées. Il y eut un exil intérieur aussi désespéré et destructeur que celui de l'extérieur.

Les femmes compromises (par leur engagement) qui ne purent passer la frontière, et d'autres qui revinrent en Espagne à la fin de la guerre, furent persécutées, humiliées, victimes de vexations, emprisonnées ou fusillées.

Les femmes qui s'exilèrent vécurent un dur exode vers la France en 1939. Pour les femmes réfugiées commença un autre combat qui se prolongea avec la résistance à l'occupation allemande ou au régime de Vichy et aux camps de concentration allemands. La fin de la Seconde Guerre mondiale ne fut que le début d'un long chemin pour obtenir des papiers puisqu'elles ne purent retourner en Espagne.

Au début des années 60, nombreuses sont les femmes qui faisaient partie du Mouvement libertaire en exil, dont une partie d'entre elles dans les Jeunesses libertaires (JJ.LL), accomplissant diverses fonctions en rapport avec Défense Intérieure (DI : organisme de la CNT de lutte armée antifranquiste). La majorité de ces femmes étaient filles de militant-e-s de la CNT, et leurs conjoints appartenaient aussi au Mouvement libertaire. Les plus âgées avaient participé à la guerre civile, les plus jeunes ne l'avaient pas fait en raison de leur âge, et il y avait même des femmes françaises, italiennes ou anglaises liées à l'anti franquisme libertaire.

Transition/Reconstruction

Dans le processus politique de la Transition démocratique s'inscrit l'apparition des groupes de Mujeres Libres/Libertaires qui tentent de renouer avec l'histoire de 100 ans initiée avec les mouvements utopiques de 1830 et qui s'épanouit avec Mujeres Libres. En 1976 se formèrent les premiers noyaux de féministes dans le mouvement libertaire.

Très liée à l'apparition rapide de multiples athénées, l'organisation barcelonaise créa en mai 1977 la revue *Mujeres Libres* (11^{ème} époque) et participa en présentant quelques exposés aux Journées Libertaires Internationales qui se tinrent du 22 au 25 juillet 1977. À Barcelone en 1978, fut créé un Athénée Culturel de la Femme jugé utile comme un outil organisationnel. L'Athénée avait aussi une double fonction éducative : d'une part éduquer et former les femmes, et d'autre part faire des recherches sur une culture propre non influencée par les stéréotypes de genre.

Pendant cette impulsion organisationnelle s'opéra peu à peu le contact avec les femmes liées à l'organisation historique comme les déjà mentionnées, Sara Berenguer, Matilde Escuder (compagne de Francisco Carrasquer), Concha Liaño et d'autres qui vivaient presque toutes en exil.

En 1979 il y avait deux groupes de *Mujeres Libres* à Barcelone et à Valence ; à partir de cette date, d'autres groupes s'organisèrent dans d'autres villes ; en 1985 la revue *Mujeres Libertarias* éditée par le collectif de Femmes Libertaires de Madrid, comptabilisaient neuf groupes : Saragosse, Séville, Valence, Grenade, Alicante, Burgos, Barcelone, Málaga et Madrid.

Tout cela ne doit pas nous faire oublier qu'à la veille de la Révolution espagnole de juillet 1936, la femme était loin d'être sur un pied d'égalité avec l'homme. C'était vrai dans la société espagnole, mais c'était vrai aussi dans le mouvement libertaire ibérique. Telle-ment vrai qu'en mai 1936, un groupe de femmes anarchistes avait décidé de créer *Mujeres libres*, organisation autonome et prolétarienne anarchiste et féministe. Leur objectif ? En finir avec leur triple esclavage : ignorance, capital et les hommes. Elles étaient dans leur quasi-totalité, issues de la classe ouvrière. Donc loin de se contenter de la démarche des féministes bourgeoises (suffragettes demandant le droit de vote pour les femmes), elles participaient au combat révo-

lutionnaire au sein de la CNT pour en finir avec le capitalisme et instaurer une société communiste libertaire. Toutefois pour elles, ce combat devait s'accompagner de façon concrète d'une autre lutte contre la domination des hommes, y compris au sein même du mouvement libertaire.

Force est de constater qu'à l'époque la majorité des anarchistes organisés (anarchistes hommes, mais aussi certaines femmes, éminentes militantes de la CNT) étaient opposés à l'organisation séparée des femmes dans la lutte révolutionnaire, au motif que leur subordination culturelle et économique était beaucoup plus marquée que celle des hommes, du fait de leur illettrisme plus élevé que chez les hommes et reléguées pour celles qui travaillaient aux emplois les moins bien payés (sans parler du grand nombre « condamnées aux travaux domestiques du foyer »).

La majorité des militants anarchistes, s'ils reconnaissaient les formes spécifiques de la subordination des femmes, étaient opposés à une organisation séparée risquant d'après eux de nuire à l'unité du Mouvement libertaire. Or depuis 1934, presque simultanément, des groupes de femmes anarchistes s'étaient créés à Madrid et Barcelone (indépendamment les uns des autres), pour aboutir assez rapidement à la création de *Mujeres libres* en mai 1936. Pour elles l'éman-

icipation des femmes ne devait pas attendre le lendemain du grand soir, mais commencer immédiatement dans la lutte en cours de manière égalitaire avec les camarades hommes. Pour cela elles mirent en application entre autres, des programmes d'éducation pour les enfants et les femmes adultes, destinés à combattre les valeurs bourgeoises et patriarcales.

En octobre 1938, elles demandèrent leur reconnaissance comme branche autonome du Mouvement libertaire au même titre que la FAI et les Jeunesses libertaires (FIJL). Si ces deux dernières avaient un programme spécifiquement anarchiste, *Mujeres libres* insérait en plus un projet féministe spécifique. Leur demande fut rejetée par le Mouvement libertaire ; il n'y a que quelques rarissimes tracts ou affiches portant conjointement les signatures conjointes du Mouvement (CNT-FAI-FIJL-Mujeres libres), comme quoi une minorité avait quand même compris que *Mujeres libres* n'était pas un groupe de femmes luttant contre les hommes mais un groupement autonome de femmes prolétaires (30 000 adhérentes quand même!) participant au combat du Mouvement libertaire en lutte pour un changement total et radical de la société.

Traduction et ajouts : Ramón Pino Groupe anarchiste Salvador-Seguí



Marina Ginestà sur la terrasse de l'hôtel Colón, Barcelone, le 31.08.1936